

# La mégapolisation n'est pas une crise

## Esquisse de mise au point sémantique et problématique

Philippe Haeringer

*Saint-Roman-en-Diois*  
26410 Châtillon-en-Diois  
Tél. 75.21.80.66  
Fax 75.21.84.04

**Résumé :** Les questions lancinantes que la société urbaine d'aujourd'hui nous pose ne peuvent être éternellement traitées en termes de crise. Elles relèvent d'une analyse du changement, voire de la rupture. On peut même les attribuer à un renversement majeur, celui des rapports entre l'économique et le démographique. L'économie urbaine est à présent davantage induite par le peuplement urbain qu'elle n'en est l'inductrice. Elle change donc de nature. La ville elle-même, en devenant le principal réceptacle du peuplement mondial et le dépositaire de la pauvreté majoritaire, perd ses caractères fondateurs. Le rapport de l'homme à l'espace est profondément modifié, imposant une nouvelle distribution des rôles, des dispositifs inédits, et de nouveaux thèmes de réflexion. Ces mutations nous invitent, en outre, à un effort de clarification et d'innovation conceptuelle.

**Mots-clés :** Mégapolisation – Métropolisation – Cité globale – Ville – Crise – Mutation – Économie urbaine – Pauvreté – Politique urbaine – Diversité citadine – Nord/Sud – Thématique – Concept.

*Qu'est-ce que la mégapolisation ? En quoi cette notion nouvelle<sup>1</sup>, qu'il convient de distinguer de la métropolisation (cf. encadré 1), éclaire-t-elle*

---

1. Le mot paraissait encore étrange, quasiment imprononçable, lorsqu'en 1993 nous proposons d'ouvrir le cycle des rencontres *Mégapolisation du monde*

notre devenir urbain ? S'agit-il seulement de noter l'émergence de villes colossales ? Certainement pas. La croissance urbaine n'est pas un fait nouveau, et la perception du gigantisme est un sentiment très relatif. Il n'est pas davantage question, en évoquant la mégapolisation du monde, de prétendre ramener la question urbaine au seul examen des villes qu'un inévitable arbitraire aura classées comme mégapoles. On n'envisagera pas davantage que la mégapolisation puisse être exclusive de tout autre courant (cf. encadrés 2 et 3).

Il s'agit pourtant d'identifier un mouvement de fond qui concerne l'ensemble de la population mondiale et qui, à terme, aura profondément transformé la société humaine. Sans nier certaines continuités avec les phases antérieures de l'urbanisation, il convient en effet de prendre acte non seulement d'un nouvel et spectaculaire changement d'échelle, mais aussi et surtout d'un changement de mécanisme, de valeur et de sens.

La plupart des questions que l'on se pose, et que l'on exprime trop souvent par référence à une crise urbaine<sup>2</sup>, ne peuvent trouver leur réponse que dans cette mise en perspective.

## LA MÉGAPOLISATION, QU'EST-CE QUE C'EST ?

Dans son sens premier (accumulation urbaine spectaculaire), elle eut des ancêtres : capitales d'empires ou d'États centralisés, métropoles marchandes, etc. Elle eut aussi des prémisses, avec l'industrialisation des deux derniers siècles. On peut même dire que cette explosion économique inédite déclencha la prolifération urbaine que nous connaissons aujourd'hui, et qui est l'un des caractères de ce que nous appellerons la mégapolisation. Pourtant, celle-ci inaugure une autre phase de l'histoire humaine.

---

*et diversité citadine*, qui prenait la suite des journées *Mégapoles*. Lancées en 1988 (collaboration ORSTOM/Institut français d'urbanisme/École d'architecture de Paris-La Villette), celles-ci avaient elles-mêmes nécessité la promotion d'un mot peu utilisé, surclassé par un « mégalopole » lui-même assez rare et très inféodé à la « mégalopolis » américaine de Jean Gottmann. En 1991 encore, InterGéo organisait le très coté Festival International de Géographie (St-Dié) sur le thème des *Mégalopoles et villes géantes*. Toutefois, la quatrième de couverture des Actes du festival comporte une définition que nous avons suggérée et que l'on peut ainsi résumer : une mégapole est une très grande ville, une mégalopole est une très vaste chaîne de villes de toutes tailles. Étymologiquement, les deux préfixes sont équivalents. Mais mieux vaut profiter des deux pour forger deux concepts distincts et également utiles, plutôt que de les confondre ou de n'en choisir qu'un pour cause de doublon. Aujourd'hui, le mot mégapole est d'un usage courant, en voie d'être lavé d'une suspicion de sensationnalisme, tandis que « mégalopole » semble laisser la primeur à un « mégalopolis » délivré du topisme est-américain.

2. Ce texte reprend une communication faite lors d'une journée d'étude d'Interurba sur le thème « Existe-t-il une crise urbaine ? » (juin 1994).

Bien qu'on ne puisse totalement la distinguer d'une histoire industrielle qui n'est pas achevée, la mégapolisation est principalement la fille du renversement d'un rapport primordial : celui de l'économie à la démographie. Alors que la phase d'industrialisation avait clairement érigé l'initiative économique en facteur inducteur du peuplement urbain, l'essentiel de l'urbanisation mégapolitaine d'aujourd'hui s'effectue en marge de ce stimulus. La croissance urbaine s'accomplit quels que soient les indicateurs économiques. Nombre de situations montrent qu'elle peut se poursuivre à un rythme soutenu même lorsque tous les secteurs de l'emploi sont anéantis.

Naturellement, il y a toujours une économie. Mais, cette fois, elle est le produit du fait accompli du rassemblement des hommes. Et cette économie *induite* par le peuplement urbain est d'une toute autre nature que l'économie *inductrice* du peuplement d'une ville industrielle, administrative ou marchande. Nous y reviendrons.

Pourquoi ce renversement ? Il ne faut pas aller le chercher très loin. En gros, l'explication des avancées technologiques du XX<sup>e</sup> siècle suffit : les paysanneries ont été disqualifiées et leurs enfants irrésistiblement happés par les ondes et le bitume (cf. encadré 2). Des enfants toujours plus nombreux en raison des progrès médicaux, pas toujours compensés par une révision des comportements de fécondité. Il eut fallu, pour cela, que le mieux-être citadin fût au rendez-vous. Il ne peut l'être car la boucle se referme : l'exode rural n'ayant pas été sollicité comme il l'avait été dans la phase précédente (mais seulement provoqué par un effet pervers des acquis industriels), la ville n'est plus qu'un réceptacle indifférent lorsqu'il n'est pas hostile.

L'hostilité du milieu urbain a de quoi s'alimenter, en effet. Car le trop-plein de cet exode non désiré (et qui outrepassa à l'envi la fameuse *armée de réserve* de l'analyse marxiste) est encore et dramatiquement aggravé par une nouvelle disqualification technologique : celle qui frappe le salariat industriel et, par ricochet, le salariat de la fonction publique.

Ce mécanisme est en outre marqué par une donnée nouvelle de notre temps : la vitesse. Peut-être est-ce là encore un autre effet d'inversion. Tandis que les lents progrès techniques de l'histoire humaine, au cours des derniers millénaires, paraissent avoir été davantage le produit que la source des transformations sociétales (cf. la ville romaine ou les grands travaux du colbertisme), les innovations technologiques de notre siècle l'emportent sur les empires et les révolutions. Car elles sont fulgurantes. La mégapolisation l'est donc aussi, même si quelques dictatures ont pu la retarder, la freiner quelque peu.

La fulgurance du phénomène, ajoutée à l'indifférence de son réceptacle, a de multiples conséquences où se recrutent la plupart des pathologies urbaines qu'on se complaît à déplorer aujourd'hui. En relais, on peut identifier deux branches maîtresses, deux « mères de tous les vices » : la misère lancinante des majorités citadines et la perte de contrôle du gouvernement urbain. Nous y reviendrons aussi.

Au-delà des pathologies, dont on peut imaginer qu'elles pourront un jour être dépassées, se dessinent d'autres réalités qui sont de l'ordre du sens. Passer du temps des villes à celui des mégapoles signifie que le monde ne fonctionnera plus, comme depuis si longtemps, sur la base d'une dialectique ville/campagne. Les villes, devenues fondamentalement des lieux de peuplement, voire de peuplement obligé, ne se définiront plus par leurs fonctions de chef-lieu d'un territoire. Elles seront l'essentiel de la terre des hommes ; et dans ces univers sans contours, le rapport de l'homme à l'espace, à la société et au pouvoir ne sera plus ce que nous avons connu. Nous ne vivons donc pas une crise, mais l'avènement d'un autre monde (Haeringer, 1993 a, b, c, et 1995).

Le sentiment de crise nous tient cependant. C'est que, comme toujours, ce nouveau monde s'instaure sur les ruines du précédent. D'où les ruptures d'équilibre, les exclusions et les dysfonctionnements, d'où la remise en cause des modes de gouvernement et de régulation, d'où les symptômes d'anomie et d'errance.

Malheureusement, il ne faut pas s'attendre à ce que nous atteignons, quelque part dans le siècle qui vient, une sorte de palier à partir duquel ce nouvel état du monde, enfin achevé et stabilisé, permettrait aux villes de couler des jours tranquilles et réglés. Une nouvelle séquence s'amorcera au moment même où, comme un mirage ou une utopie, un semblant de perfection se dessinera à l'horizon<sup>3</sup>. L'histoire des villes n'est qu'une succession de phases de construction-destruction, coupées de brutales remises en question de modèles inachevés.

---

3. Nous ne saurions imaginer la séquence à venir, sinon nous l'amorcerions déjà. En revanche, nous pouvons constater chaque jour combien les séquences passées nous ont légué des images d'excellence dont nous ne parvenons pas à nous départir. Dans l'exemple français, l'architecture des siècles classiques reste inégalée pour le dessin de ses façades, tandis que l'on est régulièrement ramené au mobilier urbain 1900 si l'on veut être assuré de ne pas rater un aménagement d'espace public. Pourtant, l'histoire urbaine de Paris nous révèle les lourdes insuffisances de l'état des lieux aux époques de ces aboutissements créatifs. Elle nous apprend aussi combien proche était, à chaque fois, le temps du basculement dans un autre ordre urbain.

## Encadré 1

### Mégapolisation et métropolisation

Seul le second terme est couramment utilisé. On y mêle malencontreusement les mécanismes de concentration d'une puissance urbaine régionale, et ceux du rassemblement des hommes. Or la marque du temps tient à la subversion des premiers par les seconds, qui paraissent souvent poursuivre une courbe quasi autonome.

Métropolisation (de *mêter*, mère) paraît bien convenir pour désigner un phénomène de polarisation, à contenu essentiellement économique et politique, se réalisant au profit partagé d'une région et de la ville qui la domine et la structure.

La mégapolisation n'implique pas nécessairement cette dimension de fonctionnalité hiérarchique et de développement régional. Le préfixe « méga » ne fait référence, dans le vocabulaire scientifique, qu'à une dimension millionnaire (comme dans *mégatonne*), qui ne peut être en l'espèce que démographique.

Le terme « mégapolisation » peut ainsi convenir à des situations, souvent observées, où la croissance exponentielle d'une ville s'effectue sans synergie régionale, voire dans un contexte de désertification ou de destruction de l'hinterland. Mieux encore, il ne contrevient pas à qualifier une accumulation urbaine économiquement impuissante et inapte à assumer sa propre construction.

Mais il n'implique pas une telle déficience et sa neutralité convient aussi bien à une configuration urbaine prospère. Il n'exclut pas non plus que cette prospérité puisse procéder de la polarisation d'une région, mais il ne le suppose pas.

En résumé, *mégapole* et *mégapolisation* sont deux vocables nécessaires pour que soit sanctionnée cette phase de l'urbanisation du monde où la ville cesse peu à peu de se définir dans un rapport de filiation ville/campagne ou ville/région, en même temps que s'inverse le sens de la causalité économie urbaine/peuplement urbain. Une phase où le nombre des urbains s'impose comme une donnée première et non dialectique.

### **Le ruissellement et la floculation**

Tout va comme si la population mondiale, à l'instar des pluies d'orage, était engagée dans un immense ruissellement qui, de rigoles en ravins et de torrents en fleuves impétueux, la conduisait inexorablement vers les bassins mégapolitains. Ruissellement trop violent, ne laissant que désolation et déserts. Fruste hiérarchie des flux, avec dépôt d'épaves arrachées et de matériaux grossiers. Eaux troubles et bouillonnantes à l'arrivée, submergeant rives et prairies, villes et faubourgs.

L'analogie permet d'emprunter d'autres termes au thème de l'eau. La mégapole a ses deltas et ses estuaires, les arrières-pays ont leurs couloirs, leurs cônes, cluses et entonnoirs. C'est dans ces formations linéaires ou triangulaires que se logent désormais les villes petites ou moyennes les plus dynamiques, tandis que les autres, celles que la géographie ou l'économie isolent, s'étiolent ou perdent de leur importance relative...

... A moins que, dans un contexte régional en rapide expansion démographique, ou lorsque les campagnes n'ont pas encore fait le vide, certains de ces centres isolés ne deviennent à leur tour des centres de polarisation et de mégapolisation. Car il est certain que le ruissellement planétaire, en même temps qu'il renforce les concentrations existantes, continue d'en créer de nouvelles.

Il existe enfin des situations parfois résiduelles, parfois étendues à des sous-continent entiers (en Afrique et en Asie surtout) où, tout en alimentant le ruissellement mégapolitain, les campagnes conservent une forte capacité de rétention démographique. On observe alors, souvent, en amont du ruissellement, un curieux phénomène de « floculation ».

On peut en effet désigner par ce terme la tendance des populations rurales à se regrouper de plus en plus en villages-centres, en bourgades, ou en alignements de villages le long des routes. Ces concentrations locales sont au moins autant spontanées qu'autoritaires. L'avenir dira si elles sont une alternative à la mégapolisation ou un simple différé de celle-ci, voire son auxiliaire.

### La mégapole et la cité globale

On ne souligne jamais assez, au risque de se tromper régulièrement de débat, le distinguo qu'il convient de faire entre, d'une part, l'hyper-concentration des places de commandement de l'économie mondiale et, d'autre part, la concentration mégapolitaine beaucoup plus dispersée – si l'on peut dire – à la surface du globe.

Que les piliers de la *global city* (New York, Londres, Tokyo...), cités globales elles-mêmes, soient aussi des mégapoles n'est pas contestable. Mais cette coïncidence n'est qu'une scorie de l'Histoire. Le drame de la mégapole « ordinaire » est qu'elle n'est pas vraiment utile à la gloire de l'économie planétaire.

Il faut ajouter que même à New York, Londres ou Tokyo, le phénomène *global city* est loin de rendre compte de toute la réalité urbaine, qui reste très largement étrangère au cercle d'excellence de la place internationale. Malgré diverses imbrications entre l'économie locale et l'économie monde (une interdépendance d'ailleurs universelle), le contact entre cité globale et mégapole revêt plutôt la brutalité d'une juxtaposition malencontreuse.

Quelques signes d'un divorce larvé existent déjà, et c'est la cité globale qui est demandeuse. La multiplication des technopoles et technopôles hors les murs, le fréquent dédoublement, voire le clonage des CBD américaines loin des *down-towns* paupérisées, préfigurent peut-être des éloignements plus radicaux, à l'exemple de ce qu'ont voulu les pouvoirs politiques de certains pays en construisant des capitales dans les champs.

On peut observer le même divorce entre la cité globale et les fonctions de métropole régionale ou nationale. Le fait que les administrations publiques et les centres d'affaires fassent rarement leurs migrations de conserve en est un signe parmi d'autres.

Mais c'est incontestablement l'exemple de Singapour qui illustre le mieux, sur une île drastiquement soustraite au surpeuplement, la félicité d'une place internationale libre des contingences d'un espace régional, d'un bassin démographique, d'une vaste nation.

## LE NORD, L'EST ET LE SUD

Est-il légitime de tenir un discours sur la question urbaine à l'échelle du monde entier ? Certainement oui si l'on considère la nature des facteurs déclenchants de cette hégémonie urbaine qui prévaut partout. Pourtant, l'histoire différentielle du monde et l'énorme écart de développement existant entre les continents appellent une grande vigilance pour ne pas forcer les analogies. En réalité, ce n'est pas dans une communauté d'apparences que l'on va trouver les apparentements les plus signifiants. Il est clair que la mégapolisation, ayant saisi les continents dans des situations hautement contrastées, s'exprimera dans des formes et des modalités très différentes. La portée même des transformations n'y sera pas identique, ni les traumatismes, ni la dramatisation.

C'est au Sud que la mégapolisation est la plus lisible ; sans doute parce que la séquence antérieure, celle de l'industrialisation, y fut généralement escamotée. Sur certain sous-continent, la mégapolisation se greffe même directement sur des embryons urbains de fraîche origine coloniale. En ce cas la surprise est totale, et tout est à inventer dans l'urgence et le dénuement (des États et des gens) : culture citadine, appareil de gestion, économie urbaine. En revanche, la souplesse des comportements est un atout inestimable.

Au Nord, la phase industrielle avait déjà accompli une bonne moitié du transfert des populations rurales vers les villes. En outre, la prospérité relative qui en avait résulté, ajoutée à une tradition citadine ancienne, y avait largement amorcé la transition démographique (vers un taux de reproduction modéré) qu'on attend toujours au Sud. Mais la régulation très sophistiquée de la société urbaine, que ces conditions favorables et une longue histoire sociale avaient rendue possible, est à l'origine d'une grande sensibilité au changement. Malgré une transition mégapolitaine plus douce qu'au Sud, les déséquilibres causés y sont presque aussi durement ressentis. Une cause majeure de rigidité – donc de cassure douloureuse – est un héritage de la phase industrielle : le salariat. La remise en cause de celui-ci, lorsque la société s'est accoutumée à ce qu'il soit la norme de l'emploi, est la source de dérèglements en chaîne, qui menacent la cohésion du tout.

La lisibilité de la mégapolisation au Sud n'est pas seulement due à ce qu'elle se détache bien dans le temps historique. Elle est également plus évidente dans l'espace que la mégapolisation du Nord. Outre la vitesse inédite de leur croissance, les mégapoles du Sud se distinguent clairement sur fond de continents immenses, aux campagnes souvent désertiques ou surpeuplées, à



l'armature urbaine généralement peu structurée, et où la macrocéphalie est de règle soit à l'échelle des nations, soit à celle de vastes régions fédérées.

Au contraire, à l'exception de l'Amérique du Nord, les pays développés déroulent leurs paysages urbains sur des territoires exigus, au semis urbain dense et fortement hiérarchisé, où villes petites et moyennes semblent dominer. Peu de municipalités peuvent prendre rang dans la liste des villes géantes du monde. Mais la mégapolisation est bien là, décelable derrière des nébuleuses de villes diverses, derrière des couloirs d'urbanisation, des cônes, deltas et entonnoirs drainant les dernières populations rurales vers les métropoles régionales. La qualité des réseaux de communication permet à celles-ci de se desserrer à l'extrême, donnant l'illusion d'un renouveau des petites localités. Mais les vrais chefs-lieux, dans les arrière-pays, sont délaissés, et les villages ruinés ou « secondarisés »<sup>4</sup>.

On pourrait croire que l'urbanisation de l'Europe occidentale est en phase terminale : campagnes vidées, fécondité d'étiage. Mais, désormais, les mégapoles du Sud se déversent dans celles du Nord, bravant des lois à la fois drastiques et dérisoires. La rencontre ne peut pas ne pas avoir lieu. Emblématique, l'extrême occident californien est pris d'assaut par l'Amérique latine et l'Extrême-Orient. Par demi-dérision, Los Angeles se proclame capitale du tiers-monde (Rieff, 1993). C'est plutôt d'une mégapole mondiale qu'il s'agit, à ne pas confondre avec l'internationale des places centrales ou *global cities* (Sassen, 1991), dont seules quelques tours de LA font partie (cf. encadré 3).

L'Est vient de rejoindre ce concert. Après avoir poussé l'industrialisation de ses métropoles, l'ordre communiste était parvenu à contenir l'hémorragie paysanne. Pour quelques décennies. Aujourd'hui, derrière les murs abattus, on découvre une industrie brisée, des kolkhozes en ruine. Les villageois ont retrouvé leurs houes, les citadins aménagent des boutiques dans les cages d'escalier et les caves de leurs *komplex* corbuso-brejneviens (encore une utopie désenchantée...). On a retrouvé d'un seul coup l'auto-subsistance et l'auto-emploi. Et des rêves fous d'émigration. Ce qui était une partie occulte du Nord est donc devenu l'Est, qui fait la démonstration que la distance entre les réalités du Nord et celles du Sud ne sont pas si définitives qu'on le croit, et que certaines analogies sont légitimes au-delà des concepts. Toutefois, le poids de l'urbanisme communiste fut tel qu'il ne

---

4. Au sens de la résidence secondaire.

peut être exclu des redéfinitions d'aujourd'hui. Les komplex demeurent.

Mais sur le thème des points cardinaux affolant les boussoles, il y a aussi un certain Sud qui est devenu le Sud-Est (asiatique), où les fameux dragons brouillent les cartes. Il y a l'Est de l'Est (la Chine), dont le faible taux d'urbanisation semblait infirmer la thèse de la mégapolisation du monde, mais qui a toute chance d'en devenir bientôt la plus éclatante démonstration, avec le réservoir humain qui est le sien et avec l'aiguillon de la diaspora triomphante. Il faudrait aussi parler de l'Ouest du Nord (États-Unis, Canada) et du Nord du soleil levant ; et ne pas oublier le Sud du Nord et le Nord du Sud, celui qui, justement, demande à adhérer au Nord tout court !

## PAUVRETÉ MAJORITAIRE ET RÉPARTITION DES RÔLES

Les différences entre le Sud, le Nord, l'Est et leurs diverses variantes sont trop considérables pour que l'on puisse, en quelques mots, pousser l'analyse parallèle jusqu'au domaine de la praxis. On s'en tiendra donc, ici, aux situations traditionnellement attribuées au Sud.

S'interroger sur ce que devraient être les politiques publiques, ainsi que sur le jeu qui pourrait s'instaurer entre celles-ci et les pratiques sociales, impose assurément que l'on prenne conscience à la fois de la mutation mégapolitaine et de la diversité persistante des territoires. Car de cette mutation dépendra une nouvelle appréciation des rôles, et de cette diversité surgiront les meilleures leçons du terrain.

Ainsi pourront être combattus – sans trop d'illusions à court terme – les méfaits d'une uniformisation des réponses institutionnelles, les dérives d'une internationalisation des acteurs et des actions, la dérision d'une myriade d'opérations pilotes sans lendemain, et bien d'autres travers entretenus par une logique d'auto-légitimation des divers cercles concernés : des banques internationales jusqu'aux ONG, en passant par les gouvernements et les collectivités locales, les coopérations bilatérales, les cabinets d'étude, etc. Prenons garde tout de même que l'incantation de ces anathèmes ne tienne lieu à son tour d'auto-légitimation et d'auto-satisfaction d'une recherche bien-pensante. Ni qu'elle s'apparente à un rejet de l'engagement de ces institutions, souvent très estimable, parfois irremplaçable. Il n'est pas douteux que devant l'ampleur des tâches à accomplir, toutes les énergies

sont requises. Cependant, il importe qu'elles ne soient pas gaspillées par une mauvaise appréciation des rôles.

Dans le cas le plus général, et singulièrement au Sud qui est à lui seul majoritaire, les mécanismes générateurs de la mégapolisation produisent la pauvreté majoritaire. A moins que ça ne soit l'inverse. On peut en effet dire aussi que la pauvreté des peuples s'exprime dans des mégapoles à leur image. Les villes sont-elles faites par les pauvres ? Le secteur informel du foncier et de l'habitat est suffisamment développé pour qu'on soit tenté de l'affirmer. Surtout si l'on remarque le rôle pionnier joué par ce secteur. En effet, son importance n'est pas tant à évaluer selon la part de l'espace urbain qu'il régit au moment où l'on parle, que selon la part qu'il prit, prend et prendra dans la phase initiale de gestation de ce même espace.

C'est bien une caractéristique majeure de l'urbanisation actuelle du Sud qu'elle soit menée par ce que l'Amérique latine appelle des « invasions » ou des lotissements clandestins, qui ensuite évoluent peu à peu vers une intégration relative. Leur rapidité n'a d'égale que la faiblesse de réaction de la collectivité qui, rappelons-le, n'est pas « preneuse » de cette surcharge démographique sans cesse renouvelée. Grâce aux « luttes urbaines » ou par la force des choses, la puissance publique renoncera à pénaliser, amnistiera, puis apportera son écot. Elle le fera d'autant plus sereinement qu'elle ne sera pas dérangée comme trop souvent par la volonté d'imposer, pour l'exemple, un urbanisme officiel où s'engloutiraient tous ses moyens financiers, au bénéfice ultime d'une minorité insatisfaite.

Un bon partage des rôles résultera toujours de la reconnaissance, par les pouvoirs publics et leurs contractants internationaux, des enseignements de la ville réelle. Celle-ci se fait malgré eux, mais tout de même avec eux, quoi qu'ils fassent. Elle est dominée par la pauvreté majoritaire qui se débrouille. Il faut se convaincre qu'à l'échelle d'une mégapole, et même d'une ville moindre, cette débrouille fait modèle car, étroitement dépendante des conditions locales, elle se structure et se colore de tous les caractères du site. Elle s'adapte, y compris à une réglementation diffuse, et à ce qui s'est fait avant. Elle se coule dans les rapports de force ou de solidarité établis entre groupes. Elle se plie à des obédiences, à des contrats imposés ou consentis par les plus riches, les plus charismatiques ou les plus anciens. Elle décline son ethnicité et d'autres héritages. Bref, elle fait la synthèse de tous les paramètres locaux (et cette synthèse est évidemment différente d'une ville à l'autre), ce qui lui donne sa tranquille force de reproduction.

C'est aussi ce qui fait la différence avec les modèles importés clés en main, même s'ils ont été, pour la circonstance, quelque peu indigénisés. Non pas qu'ils ne soient pas « digérables » par une population dont le pouvoir d'adaptation est sans limites, mais leur mode de production est exogène<sup>5</sup> et fait appel à des intrants rares et coûteux, y compris en matière d'ingénierie et de gestion. Or, s'ils ne sont pas reproductibles en proportion des besoins, leurs réalisations seront détournées de leur destination sociale première. Bien plus grave, chemin faisant, ils auront dissuadé les pouvoirs publics de porter attention aux filières majoritaires de production de l'habitat. Ils auront même nui à la représentation de ces filières, en se posant comme contre-modèles porteurs de modernité.

Deux évidences doivent s'imposer. La première est qu'en dessous d'un certain seuil d'indigence des institutions et des gens, ceux-ci sont beaucoup mieux placés que celles-là pour concevoir leur habitat. La deuxième est que cette urbanisation « populaire », en dépit de ses vertus, a néanmoins grandement besoin que les pouvoirs publics leur prêtent assistance. Ce besoin sera d'autant plus pressant que l'agglomération sera grande. En effet, plus on entrera dans des échelles mégapolitaines, plus grande sera la distorsion entre les dynamiques micro-locales – qui sont le fondement de l'urbanisation populaire – et les moyens requis pour leur raccordement au fonctionnement général de l'ensemble urbain. On vérifiera aisément cette réalité en évoquant simplement le problème de l'accès à l'eau.

Voilà pourquoi les instances du niveau global devraient se concentrer sur ce qu'elles seules peuvent faire, quitte à se reposer sur les dynamiques du niveau local pour ce que celles-ci savent mieux faire qu'elles. Ce dispositif indique tout naturellement la place qui revient aux intervenants extérieurs. Aux ONG la mise en relation (toujours défailante) des niveaux locaux et globaux, aux financiers internationaux le coup de pouce (ou le plan Marshall) pour que les niveaux globaux (municipalités, gouvernements, agences techniques) puissent tenir leur rôle.

---

5. Pas toujours en termes nationaux, mais au regard de la population cible.

## APERÇUS SUR QUELQUES PROLONGEMENTS THÉMATIQUES

### La diversité citadine

Pourquoi la diversité citadine se durcit-elle à mesure que la mégapolisation avance ? C'est le résultat ambigu de la dureté croissante de la ville elle-même, ressentie à la fois au niveau de la population et à celui des responsabilités gestionnaires. La perte de contrôle de cette gestion renvoie la pauvreté majoritaire (cf. processus de mégapolisation) à ses propres ressources. Voici donc les gens acculés à leurs stratégies micro-locales, où la survie n'est possible que grâce à des relations symbiotiques. Dans cette situation, les modèles développés sont étroitement dépendants des éléments locaux (site, société, histoire, techniques, etc.). Leur espace de liberté se réduit au minimum. On puise dans le fond du sac des savoir-être et des savoir-faire. Sous le poids des paramètres locaux, les modèles se recroquevillent. Une sorte de plus-petit-dénominateur-commun, sur lequel la ville va se reproduire à l'infini, en accusera les traits les plus singuliers jusqu'à la caricature. Mais ce patron du mimétisme mégapolitain sera nécessairement très différent d'une ville à l'autre, synthétisant la diversité des paramètres locaux. En ce sens, on peut dire que la mégapolisation mondiale n'abolit pas les territoires.

### Le dualisme global/local

En vertu de ce qui vient d'être dit, l'essence mondiale de la mégapolisation n'affranchit donc pas ses gestionnaires de l'urgent devoir d'observer de près les villes dont ils ont la charge. Identifier les modèles majoritaires de chacune d'elles, c'est découvrir le principal atout d'un avenir viable. En dépit d'apparences souvent peu engageantes, c'est ce qu'on a de mieux en magasin qui puisse tenir la longue route. Mais il faut travailler dessus. Pour les gestionnaires du global, c'est la base de travail imposée. A eux de trouver un partenariat à hauteur de leurs propres moyens, mais sans mélanger les rôles au risque de détruire la chimie du local. Chemin faisant, ils découvriront que la dualité n'est pas une coupure absolue. Dans les déterminants des modèles locaux entrent de nombreux éléments qui proviennent directement ou indirectement des politiques publiques et des réglementations, ainsi que de référents modernistes partagés. La voie est donc libre pour que cette interface soit confortée. Les habitants de base, leurs associations et leurs caciques y sont prêts.

## La fragmentation mégapolitaine

C'est une condition biologique de survie de l'espèce. La géométrie infinie de la mégapole (infinie parce que non finie, non délimitée, et infinie parce que de dimensions qui échappent au pouvoir de perception et de connaissance de l'habitant) doit être corrigée par des espaces de vie perceptibles et identifiants, où les rapports sociaux et la relation au pouvoir peuvent s'inscrire clairement. C'est l'une des vertus des modèles locaux d'offrir un tel découpage, issu de la lente genèse endogène des espaces. La diversité des modes de fragmentation est symptomatique de la diversité de ces modèles, donc de la diversité citadine. A ne pas confondre avec les fractionnements de ségrégation/exclusion, bien que l'on puisse souvent observer un recouvrement partiel des deux phénomènes. A noter que plus la majorité mégapolitaine est pauvre, plus la fragmentation s'effectue sur des bases territoriales. Lorsque la majorité est riche, la fragmentation peut s'exprimer davantage en réseaux. Mais il y a de notables exceptions dans les deux sens. A noter encore que la fragmentation « naturelle » des territoires peut grandement faciliter le partenariat global/local.

## L'enfermement mégapolitain

Gisement chanté de la liberté et de la démocratie, la ville peut devenir un lieu d'enfermement et d'aliénation. C'est une pente sur laquelle la mégapolitisation a grande chance de l'engager. Au Nord, le repliement de l'individu sur lui-même est une nouvelle prison lorsqu'un affaiblissement psychique (aujourd'hui aggravé par le chômage) empêche une adhésion volontaire aux réseaux de socialisation. Au Sud, où la socialisation par le territoire (donc plus immédiate) est dominante, le danger est autre. C'est celui de l'enfermement des territoires en ghettos, voire en îlots maffieux. Mais en deçà même de ces évolutions extrêmes, l'état de symbiose micro-locale auquel accule la pauvreté majoritaire est aussi un enfermement. Par opposition, on peut évoquer la liberté biologique de la *jet society*, légère de toute pesanteur micro-locale, donc également parfaitement internationale, incolore, à rebours de la diversité culturelle des enfermements majoritaires. Cette comparaison montre toute l'ambivalence des valeurs humaines, que la mégapolitisation, par sa monstruosité, accentue. Autres exacerbations aliénantes de la mégapole : l'enfermement sécuritaire et la nasse de la misère extrême.

## La nouvelle économie urbaine

L'habitat n'est évidemment pas le seul domaine où des conceptions formelles de la ville s'opposent à des réalités « irrationnelles » d'abord taxées de marginalité, puis d'informalité. Enfin reconnue comme majoritaire, mais encore appréhendée comme un pis-aller obscur, l'économie informelle du Sud s'éclaire lorsqu'on la relie à la mutation mégapolitaine. Comme la mégapole, elle procède d'une inversion du rapport entre l'économie et la démographie. Désormais induite par le fait accompli de l'agglomération des hommes, la nouvelle économie urbaine est par nature proche des besoins immédiats des habitants. Services simples, dont l'exercice est ouvert à chacun, donc peu susceptibles d'inspirer des stratégies d'entreprise et la formation d'un salariat. L'apprenti s'émancipe sans même passer par le compagnonnage. A la limite, chaque habitant est l'initiateur de son propre emploi, même s'il obéit souvent à des réseaux. Dans son comportement s'entremêlent ainsi, naturellement, des logiques productives, sociales et domestiques. Au Nord, la compréhension de cette économie-là s'est améliorée depuis que l'auto-emploi et les services rapprochés sont entrés dans le vocabulaire. Mais, avant même le trébuchage du salariat urbain, un parallélisme utile aurait pu être fait entre deux situations où les services prévalent désormais sur la production.

## BIBLIOGRAPHIE

- Andisei M., Sassen S., Delaunay J.C., Menger P.M., Scharchar A., 1995. Controverses : villes globales. *Lettre du PIR-Villes* (CNRS), 5, p. 3-10.
- Ascher F., 1995. *Métopolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 346 p.
- Bairoch P., 1985. *De Jéricho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*, Paris, Gallimard, 706 p.
- Bastie J., Dézert B., 1991. *La ville*, Paris, Masson, 413 p.
- Calvino I., 1974. *Les villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil, Points, 192 p.
- Cannat N., 1993. *La force des peuples. Olympiens et gens de rien à la conquête de la ville-monde*, L'Harmattan, 226 p.
- Claval P., 1981. *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, Litec.
- Davis M., 1992. *City of Quartz*, New York, Vintage Books, 462 p.
- Deuxième Festival International de Géographie, 1992. *Mégalopoles et villes géantes. Pour une écologie urbaine*, Actes, Saint-Dié-des-Vosges, Éditions de l'Est, 207 p.
- Dollfus O., 1995. *L'espace Monde*, Paris, Economica.
- Fassin D., Moriconi-Ebrard F., Haeringer Ph., Dollfus O., Dupont V.,

- Dureau F., 1995. Controverses : les lumières de la mégapole. *Lettre du PIR-Villes* (CNRS), 4, p. 7-14.
- Gaudin Th., éd., 1990. *2100. Récit du prochain siècle*, Paris, Payot, 600 p.
- Ghorra-Gobin C., éd., 1994. *Penser la ville de demain. Qu'est-ce qui institue la ville ?* Paris, L'Harmattan, 266 p.
- Gottmann J., 1957. *Mégapolis. The urbanized seaboard of the United States*, New York.
- Gracq J., 1985. *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 213 p.
- Granotier B., 1980. *La planète des bidonvilles*, Éd. du Seuil.
- Haeringer Ph., 1992. São Paulo. La fragmentation sécuritaire d'une mégapole, Paris, *L'homme et la société* 104, p. 85-92.
- Haeringer Ph., 1993 a. Aujourd'hui dans cent ans. Essai sur les mégapoles du Sud. In : *Prospective des déséquilibres mondiaux. Rapport sur l'évolution du monde*, Paris, CPE/GRET, Min. de la Recherche et de l'Espace, p. 354-374.
- 1993 b. La diversité des situations périurbaines dans le monde. Paris, *Cahiers du CREPIF* 42 (numéro Métropolisation et périurbanisation), p. 89-103.
- 1993 c. La mégapolisation du monde. Du concept de ville à la réalité des mégapoles, Paris, *Géographie et cultures*, 6, p. 3-14.
- Haeringer Ph., 1995. La petite ville face au procès de mégapolisation, Paris, *Villes en parallèle*, 22 (sous presse).
1995. Eléments pour une théorie de la pauvreté majoritaire et pour son dépassement, Paris, ORSTOM, 21 p. (à paraître).
- Lapoux F., 1991. *Sauver la ville*, Paris, Éditions Sang de la terre, 293 p.
- Latouche S., 1991. *La planète des naufragés*, Paris, La Découverte, 235 p.
- L'Environnement Magazine*, 1995. 1995-2145 : cinquante grands témoins imaginent l'avenir (dossier), Paris, numéro anniversaire 1543, p. 88-158.
- Le Goff J., Guieysse L., 1986. *Crise de l'urbain, futur de la ville*, Paris, *Economica*.
- Moriconi-Ébrard F., 1993. *L'urbanisation du monde depuis 1950*, Paris, *Anthropos*.
- MOST/UNESCO/ERES, 1996. Villes de l'avenir. La gestion des transformations sociales. *Revue internationale des sciences sociales*, 147, p. 1-149
- Mumford L., 1964. *La cité à travers l'histoire*, Paris, Seuil, 478 p.
- Paquot Th., 1991. *Homo Urbanus*, Éd. du Félin.
- Préel B., 1995. *Les deux songes de la ville*, Paris, Descartes et Cie (Essais), 136 p.
- Racine J.B., 1993. *La ville entre Dieu et les hommes*, Genève, Presses bibliques universitaires.
- Ramonet I., et al., éd., 1991. *La ville partout et partout en crise*, Paris, *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, 13, 98 p.
- Rémy J., Voyé L., 1992. *La ville : vers une nouvelle définition ?*, L'Harmattan.
- Rieff D., 1991. *Los Angeles : Capital of the Third World*, New York, Touchstone, 276 p.



- Sanchez M., Pedrazzini Y., 1993. *Tiempos de metropoli*. Caracas, *Urbana*, 13, p. 11-12.
- Sassen S., 1991. *The global city*. New York, London, Tokyo, Princeton University Press, 338 p.
- Scott A.J., 1988. *Metropolis. From the division of labor to urban form*, Berkeley, University of California Press, 260 p.

## Annexe

### La diversité citadine Une déclaration au sommet de Rio

Le programme *Mégapolisation du monde et diversité citadine*, dirigé par Philippe Haeringer, est un cycle de rencontres lancé en 1988 sous l'égide de l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM) et de l'Institut français d'urbanisme (IFU). Il rassemble tour à tour les équipes françaises qui, à l'université ou dans diverses institutions de recherche, travaillent sur la question urbaine. Son objectif est d'éclairer les grands sujets de la mutation urbaine contemporaine par l'exploration de la diversité des situations locales.

En 1992, à l'occasion du Sommet de Rio, où il fut surtout question de la diversité des milieux naturels (*biodiversity*), les représentants de ce programme voulurent attirer l'attention sur les enjeux, aussi considérables, de la diversité des milieux urbains. Ils proposèrent donc, pour un sommet ultérieur, le concept de *city diversity*. Voici le message qui parut dans le quotidien francophone du Sommet de la Terre (*Vivre autrement*, Rio, 13 juin 1992).

*Nous affirmons que les villes sont aussi diverses que les forêts.*

*Lorsque les sommets de la Terre accorderont autant d'attention aux milieux urbains qu'aux milieux naturels, il leur faudra forger le concept de diversité citadine (*city diversity*).*

*Cette diversité citadine n'est pas seulement le gisement des identités d'hier et de demain ; elle contient toutes les ressources humaines qui donnent aux villes un possible en dépit des gravissimes déficits économiques et gestionnaires dont beaucoup d'entre elles souffrent, surtout au Sud.*

*Même si des modes et des modèles internationaux parcourent toutes les villes de la planète, l'essentiel de la quotidienneté et de la reproduction des villes s'effectue selon des modèles qui sont propres à chacune d'elles, et qui sont la résultante de nombreux paramètres locaux. Ceux-ci vont de la nature des sites aux conditions économiques et politiques toujours diverses, en passant par l'histoire et des ethnicités toujours vivantes.*

*Cette observation, qui contredit une impression très répandue de banalisation de la vie citadine, est particulièrement importante pour les villes du Sud, dont les populations majoritaires échappent largement, pour leur bonheur ou leur malheur, à l'emprise de la gestion centrale et aux standards que celle-ci véhicule.*

*On doit aux modèles proposés et vécus par la société civile majoritaire une grande part du miracle quotidien qui voit la cohabitation de cinq ou de vingt millions d'habitants dans des conditions extraordinairement difficiles.*

*Ces modèles sont donc précieux. Dans le domaine de l'habitat comme dans d'autres secteurs de la vie économique et sociale, ils constituent le secret de*

*fabrique des villes et doivent être jalousement cultivés. C'est à partir d'eux que les responsables du niveau global et les animateurs du niveau local doivent coopérer pour construire la ville de demain. Il n'y a pas d'autres voies.*

*Nous appelons la communauté mondiale à prendre la mesure des enjeux de cette diversité citadine pour le siècle qui vient, et à se convaincre des atouts qu'elle représente dans le combat qu'il faudra bien livrer pour atténuer la débâcle urbaine attendue.*

*Rio, le 13 juin 1992*